

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. II

MONTREAL, SAMEDI, 28 FÉVRIER 1885.

No. 9

## Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT : Un an, \$2 ; 6 mois, \$1 ; Le numéro, 5c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU : 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

### AVIS.

Nous prions nos abonnés de vouloir bien nous envoyer de suite le montant de leur abonnement par la malle, et ils recevront un reçu aussitôt.

Nous serons très sévères pour ceux qui doivent des arrérages.

Comme l'abonnement est payable d'avance, nous espérons que ceux qui n'ont pas encore payé s'empresseront de le faire.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la décision judiciaire concernant les journaux.

### PURISSIMA !

"Lys, garde ta blancheur."  
V. Hugo.

Enfant sois lys par la blancheur  
De ta chère âme, et que la joie,  
Ainsi qu'une brillante fleur,  
Charme la route où Dieu t'envoie.

Que tes grands yeux restent sereins—  
Sereins comme ton âme d'ange.  
Sois calme au milieu des chagrins—  
Plane au-dessous de toute fange.

Si tu veux conserver la paix,  
Vivre d'une ivresse profonde,  
Que ton cœur ignore à jamais  
Ce qui se passe dans le monde.

Et puis, sache, sache prier  
D'un cœur rempli de saintes choses.  
Prier, c'est un parfum léger,  
Léger comme celui des roses.

Parfum subtil qui monte à Dieu,  
Émeut le cœur et nous enflamme.  
Parfum béni, comme au saint lieu,  
Quand il part du cœur d'une femme.

Il faut prier pour les méchants,  
Noirs serpents qui rampent dans l'ombre.  
La prière étouffera leurs chants  
Qu'ils vont criant d'une voix sombre.

Ployant sous des malheurs profonds,  
Leurs corps hideux suintent le crime.  
Ils se vautrent dans les bas-fonds,  
On ne les voit pas sur la cime.

Va, mon enfant, prier pour eux  
Qui méconnaissent la prière.  
Va prier pour ces malheureux,  
Prier pour leur heure dernière.

A qui te blessé, offre la main,  
Et pour pardonner une injure.  
Oh ! n'attends pas au lendemain,  
Tu ternirais ton âme pure.

Va, chère enfant, chante, souris,  
Quand tant d'autres versent des larmes.  
Que tes jours coulent sans soucis,  
Remplis, d'ivresse et sans alarmes.

Ton ciel est pur comme tes yeux,  
Où l'on ne voit aucun nuage.  
Rien qu'à te voir on est heureux,  
A t'aimer on devient plus sage.

Oh ! garde le charme divin  
D'attirer toute âme sincère,  
Sème de roses le chemin  
Où tu marches la tête altière.

CHS. A. GAUVREAU.

### CHRONIQUE.

Comme nous sommes en plein carême, je vais servir aux lecteurs une littérature maigre où les grâces du style seront exclus de ce menu littéraire.

Mettons-nous à table ; mais que chacun se serve à son goût. Peu importe les mets, jugeons les hommes pendant qu'ils mangent ; car il est bien facile de juger les gens à table. Les affaires avalent vite ; les parvenus sont difficiles sur la qualité des mets, rien ne leur paraît assez bon pour eux ; les gourmands ne quittent leur assiette des yeux que pour consulter le menu ; les nouveaux enrichis mettent à tenir leur verre et leur fourchette une élégance trop affectée pour dater de longtemps. Les raffinés d'éducation, d'habitudes, mangent sans se presser ; aussi gourmets qu'ils soient, ils ont le bon goût de rester impassibles devant un plat mal réussi ; tout en accordant à une chère délicate l'importance qu'elle mérite, ils ont, à table, l'esprit assez détaché de cette préoccupation pour être aimables. Quant aux femmes, elles mettent leur grâce innée dans ces simples fonctions, comme dans bien d'autres actions, sans y penser, sans prétention, par habitude.

Les dîners ne sont pas longs en carême. Levons-nous de table maintenant et entrons un peu dans le salon où l'on ne causera pas de frivolité cependant ; car en cette saison transitoire, les salons sont presque fermés et les salles à manger ne font qu'

entrebâiller leurs portes, sans en faire crier les gonds et comme à la dérobee, pour les intimes seuls. C'est ordinairement une partie de carte de haut intérêt qui termine ces réunions dont le plus grand charme vient de l'intimité et de la libre allure qui y règnent.

Maintenant que le carnaval est fini et que les cœurs un moment exaltés par le plaisir sont redescendus sur la terre au milieu de la vie réelle, montrons leur les malheureux, les pauvres qui souffraient du froid et de la faim pendant qu'on usait follement notre vie dans le tourbillon des soirées.

Si le froid durcit tout, il amollit néanmoins les cœurs. En fait. Le linceul glacé qui enveloppe la ville fait penser davantage aux pauvres, à ceux qui, par ce temps terrible, sont sans asile, sans feu, sans pain. Ces âmes charitables multiplient les aumônes et cherchent par tous les moyens de venir en aide aux malheureux. Je veux parler de la Congrégation des demoiselles de la paroisse Saint-Jacques, qui, à l'exemple de la Saint-Vincent-de-Paul, ont décidé de visiter les femmes pauvres, de leur porter à manger et d'habiller les petits orphelins.

C'est une œuvre entreprise par les jeunes filles et j'espère qu'elle sera soutenue, aidée et encouragée par toutes les dames. Quelle est celle qui ne pourrait pas se passer de quelque chose—un léger sacrifice—pour soulager les misères et secourir les malheureux.

Nous devons espérer beaucoup de cette œuvre ; car les femmes excellent en matière de charité : elles n'en ont pas que le sentiment, comme les hommes, elles en ont encore l'esprit. Les hommes, eux, donnent ; les femmes, elles, s'entendent à imaginer le moyen de recueillir. La chas-e à l'offrir n'a pas de secret pour elles, et le gousset le moins pénétrable devant elles s'ouvre grand comme le cœur qui sollicite l'aumône. Elles ont une ingéniosité, une hardiesse qui entraînent et subjèguent, et si elles adoptent une œuvre, on peut être tranquille ; la recette est sûre.

\*  
\*  
\*

Ces jeunes filles qui montrent tant de dévouement ne subiront pas, espérons-le, l'influence pernicieuse de ces librairies malsaines qui s'implantent parmi nous ; car les romans immoraux sont un poison subtil qui agit directement sur le cœur pour en détruire les plus beaux sentiments.

Les romanciers de nos jours, en prenant leurs héroïnes dans les bas-fonds de la société, comme ils le font, donnent un exemple de démoralisation des plus funestes.

Il y a d'honnêtes femmes aussi qui sont des martyrs de la vie, et des hommes encore, victimes soit des lois sociales soit d'autres circonstances que ces aventures scandaleuses qui font le fond des romans. L'enfant lui-même, irresponsable et inconscient, a souvent à souffrir beaucoup du milieu

où l'on le jette. Pourquoi ne pas écrire ses tristesses, où tant de nous retrouveraient souvent le souvenir de leurs propres douleurs ?

Ces romans de bas-fonds circulent d'une manière alarmante parmi la jeunesse et même les enfants, ce qui en augmente davantage les dangers ; car n'est-il pas vrai que l'émotion et la vivacité du souvenir, chez l'homme, sont en raison de l'état de son esprit, quand les sensations l'ont touché, bien plus qu'en raison de la grandeur et de l'importance des faits qui ont déterminé ces sensations ? Or, l'enfant voit tout avec une précision et un grossissement extraordinaires, et c'est ce que ne devraient jamais oublier les éducateurs. Le cerveau humain est semblable à ces ciments, d'abord mous et souples, qu'on plonge dans la mer et qui prennent avec le temps, frappés par les lames, une dureté égale à celle des rochers de granit. Dans la jeunesse, un rien qui l'effleure peut la déformer.

\*  
\* \*

Une des grosses difficultés de notre siècle, c'est de savoir ce qui est, dans la vie comme dans la littérature, moral ou immoral. Il est bien évident que l'aune à laquelle on mesurait autrefois ces choses est faussée singulièrement, si ce n'est brisée. Le mariage d'argent, qui a été la perte des gens pauvres, n'a pas non plus réussi aux gens riches. Rien ne sort de bon de ces accouplements de sacs d'écus. Les mœurs et cette sorte de philosophie sociale qui se fait par le roman, par la poésie, par le théâtre, ont déjà imposé le divorce à la loi des pays où elles se pratiquent, et ont emporté un grand lambeau de la morale religieuse.

Les hommes font assez souvent de ces mariages d'intérêts, et les femmes font quelque fois, il faut en convenir, des mariages de luxe. La généralité des jeunes filles est exempte de ce reproche, mais il y en a beaucoup qui paraissent croire que le bonheur de la vie consiste dans les belles toilettes qu'elles porteront. On est bien obligé de noter comme un signe des temps, ces amours qui hantent plus de cerveaux féminins qu'on ne le pense. C'est la loi des civilisations heureuses de suivre la Nature : c'est la loi des civilisations qui se perdent de vouloir la dépasser. Notre grand danger, c'est de mettre dans l'amour de l'imagination, quand il suffit, pour le faire exquis, puissant et sublime, d'y mettre du sentiment.

Mais souvent on est trop matériel ou trop idéal. Les méchants mots matérialisme et idéalisme, qui n'ont pas grand sens déjà en philosophie, n'en ont aucun en amour. L'amour, éternellement tourne autour de deux illusions sacrées. Il naît du charme réciproque des esprits, qui fait trouver de l'amabilité aux personnes et des charmes aux esprits. Cette illusion, on l'appelle le sentiment. Et ce sentiment, si nous étions aux temps de la Grèce, où l'on faisait de tout matière à symbole, nous le représenterions, les yeux bandés, tenant en ses mains la clef d'or de la vie heureuse. O joie suprême de la femme à qui on dit que l'homme qu'elle aime n'est pas beau, et qui sourit, car elle seule a vu passer dans ses yeux, fussent-ils petits et gris, la flamme des grandes pensées et des sublimes enthousiasmes.

MAUD.

## L'AMOUR TRAGIQUE.

Le feuilleton dont nous commençons la publication aujourd'hui sera lu avec beaucoup d'intérêt.

Il est court, mais très mouvementé. Il y a des situations empoignantes, des drames inattendus et des dénouements les plus tragiques.

## CAUSERIE.

### LES BONHEURS TERRIBLES !

Une injustice à réparer—Des définitions du bonheur—Bonheurs terribles—La jeunesse—L'éducation—La santé—La beauté—L'esprit—Le succès—Le bras long—Conclusion.

Depuis trop longtemps, à mon sens, la prose et la poésie bercent le malheur de leur compassion banale. Je veux réparer cette injustice et prouver qu'il est des bonheurs encore plus à plaindre.

Que faut-il entendre par ce mot : bonheur ?

Chacun s'en fait ici-bas une définition à sa guise. Je pourrais formuler la mienne en madrigal et vous dire que mon bonheur serait de vous plaire, à vous tous qui me lisez ; mais, je hais le madrigal. Vous aussi, n'est-ce pas ? Permettez-moi donc de passer sans autre préambule à ma démonstration, et de commencer l'explication de ma galerie des *bonheurs terribles* par

### LA JEUNESSE

Certes, s'il est un bonheur célébré sur tous les tons, envié par tous les regrets, parodié par toutes les muses, c'est bien celui-là. De loin, c'est quelque chose, et de près...

Le printemps et les vingt ans ! L'ivresse de la jeunesse ! Les beaux jours trop courts ! Tant qu'il y aura des rimes pour les romances, et des romances pour les rimes, cela se chantera ainsi. Mais écoutez un peu ce qu'objecte la raison à ce débordement de lyrisme.

—Mon cher monsieur X, il pleut à verse et ces dames n'ont pas de voiture. Un jeune homme aussi galant que vous ne refusera pas d'aller leur en chercher une. Ceci n'est que le côté plaisant, il y a malheureusement le côté sérieux.

Avoir vingt ans, c'est posséder un trésor, mais les banques ne prêtent pas sur extrait de naissance. Aussi pour la plupart, jeunesse est-elle synonyme de pauvreté ! Dans un grenier qu'on est bien... en chanson ! Qu'il est triste, au contraire, d'avoir d'autant moins de pain qu'on a plus de dents.

—Pouh ! ne manquera pas de s'écrier quelque prud'homme, on travaille !

—A merveille ! j'allais précisément solliciter pour ce jeune homme un emploi.

—Cette place de 1,000 piastres ! Allons donc ! vous n'y pensez pas. Il faut là une personne mûre, quelqu'un de posé... Une place de 1,000 piastres à un jeune homme... Encore et toujours cette maudite jeunesse ! Des rides, s'il vous plaît ? et qu'on ne me parle plus de ce bonheur terrible.

A côté de celui-là je placerai, si vous le voulez bien

### LES BIENFAITS DE L'ÉDUCATION.

Loin de moi, j'ai hâte de la déclarer l'idée d'applaudir aux théories grotesques mises en circulation par certains individus, laissons-les, du bas de leur ignorance, lancer au-dessus d'eux des boulettes de papier qui leur retombent sur le nez. Laissons-les rire des *grades universitaires*—Ils sont trop *veris*, parbleu !...

L'instruction, Dieu merci, ne nuit pas plus à l'intelligence que l'exercice n'engendre la paralysie.

Mais combien d'appelés et combien peu d'élus !

Voyez ce pauvre hère aux habits rapés ! Il est fait sans doute un brave mécanicien, un digne agriculteur, un parfait commis, un arpenteur, un tailleur, un barbier...

Mais halte-là ! vous oubliez qu'il a des humanités, il a vécu dans l'intimité de Cicéron, il s'est promené dans le *jardin des racines grecques*... Ah ! pour l'amour du grec, souffrez qu'il se dessè-

che ! qu'il traîne le boulet de l'amour propre ! qu'il soit rivé à la chaîne de l'oisiveté forcée ! Orthographe oblige. Inscrivons au troisième rang

### LA SANTÉ.

Un bien que, comme tous les biens on poursuit quand on ne l'a pas. Mais quand on l'a... Essayer de féliciter cette dame sur sa mine florissante. Ajoutez par mégarde que vous la trouvez engrais-sée... Engraissée ! ô ciel ! vous la verrez pâlir, se troubler, et demain elle déjeunera de deux cuillérées du plus pur vinaigre.

Ma fortune pour une heure d'appétit ! soupirez ce valétudinaire.—J'ai connu, moi, un malheureux garçon qui a manqué le plus brillant mariage, parce qu'il avait, devant sa fiancée, redemandé trois fois du rosbœuf ! L'infortuné avait un frère, son vivant contraste.

Autant l'un était robuste, autant l'autre était frêle. Pour l'un toutes les mésaventures, pour l'autre toutes les prévenances. Deux fois l'hercule de la famille fut obligé de croiser le fer avec des adversaires qui n'avaient pas voulu provoquer son frère—un homme qu'un souille aurait renversé. Pour celui-ci la meilleure place au coin du feu, pour lui les vins des fins crus, pour lui dispense de se soumettre aux lois de la politesse. Un homme si délicat.

L'homme si délicat mourut de vieillesse à soixante et onze ans ; son frère, l'hercule, succomba à trente ans, aux suites d'une attaque d'apoplexie.

Plaçons au-dessous de la santé

### LA BEAUTÉ.

Etre beau ! Pour un homme, le monde le traduit immédiatement : Etre bête, être fat, être vain.

Pour une femme... si cette femme est la vôtre, Dieu vous protège ! Le mari d'une femme belle n'est-il pas en effet la cible de toutes les railleries, de toutes les jalousies, de toutes les attaques ? Présent, on le regarde comme un accapareur. Absent...

Je laisse aux dramaturges ce sujet trop rebattu, et je passe à

### L'ESPRIT.

Arme précieuse qui n'a que le défaut de se retourner contre celui qui la tient. Avec cette phrase : c'est un garçon d'esprit, on vous exclut à jamais de la caste des gens graves et sérieux. Un *garçon d'esprit* ne sera jamais nommé membre d'une société savante. Il aura beau mettre des cravates blanches, on ne croit pas aux cravates blanches des *garçons d'esprit*.

En revanche, chacun de ses bons mots lui sera tenu par quelqu'un pour offense. Semez de l'esprit, les ennemis poussent tout seuls. Si j'avais un fils je lui ferais méditer ces vers du fabuliste :

Sois plutôt un imbécile,  
J'en ai vus beaucoup réussir.

Et pour la confirmer dans les résultats de ses méditations, je lui signalerai l'écueil de cet autre bonheur terrible qu'on appelle

### LE SUCCÈS.

Le grand succès, le succès foudroyant, le seul qui connaisse notre époque. En huit jours, un nom inconnu est annoncé aux quatre coins de la publicité. Pour cela il a suffi d'un rien. Jadis on était plus exigeant.

Mais un an s'est à peine écoulé.

—Un tel fini, usé, épuisé. Je savais bien qu'il n'avait pas grand-chose dans la cervelle. On l'a



tant louangé que la tête lui a tourné... A un autre !

Les réputations prennent à présent le chemin de fer, mais elles déraillent, c'est logique.

Bonheur terrible, aussi ce qu'on nomme vulgairement

## LE BRAS LONG.

Une fois—d'aventure—vous avez pu rendre un service ; obtenir une place de messenger au fils de votre tailleur.

De ce jour vous êtes un homme qui a le *bras long*. De ce jour par conséquent : lettres, suppliques, placets, sollicitations envahissent votre repos.

—Vous qui n'avez qu'un mot à dire... Vous qui êtes si influent... Vous qui pouvez tout... Vous en un mot qui avez le bras long...

—Mais je vous assure...

—Très bien ! un refus !... si c'était un autre qui vous fit la demande...

Du coup voilà cent *vendetta* qui ne pardonneront pas.

Bonheurs terribles les qualités chères au sage. Bonheur terrible, la modestie qui nous fait préférer un niais fanfaron. Bonheur terrible, la franchise qui nous livre à l'exploitation de l'hypocrisie. Bonheur terrible.

—Pardon, vous m'interrompez ? que dites-vous, chers lecteurs ?

—Nous disons, monsieur le journaliste, qu'à ce compte vous nous souhaiteriez donc d'être octogénaires, ignorants, malingres, laids, bêtes, inconnus, pauvres, sans crédit et ornés de tous les défauts ? Avouez que vous voulez rire ?

—De grand cœur si vous consentez à rire avec moi !

MARC AURÈLE.

## LES DEUX MARGUERITES.

## I

Lambert et Landry, qui n'étaient point heureux dans leur famille, étant fils de très pauvres gens, résolurent de s'en aller à travers le monde, afin de chercher fortune. Ce fut par une matinée de printemps qu'ils se mirent en chemin. Landry avait quinze ans, Lambert en avait seize ; ils étaient donc bien jeunes pour vagabonder de la sorte ; avec un peu d'espoir, ils avaient beaucoup d'inquiétude. Mais ils furent singulièrement réconfortés par une aventure qui leur échut dès le commencement du voyage.

Comme ils longeaient la lisière d'un petit bois, une dame vint à leur rencontre ; elle était toute parée de fleurs ; des boutons d'or riaient dans ses cheveux, les volubilis dont s'enguirlandait sa robe tombaient jusqu'à ses mignons souliers de mousse pareille à du velours vert ; ses lèvres ressemblaient à une églantine, ses yeux à des bleuets. Chaque fois qu'elle bougeait, des papillons s'envolaient d'elle dans un éparpillement de rosée. Et il n'était pas surprenant qu'il en fût ainsi, puisque c'était la fée Primevère, que l'on voit, dès l'avril, passer avec une chanson dans les bois reverdis et par les prés fleurant.

—Ca, dit-elle aux deux frères, puisque vous partez pour un long voyage, je veux faire à chacun de vous un don. Landry, reçois cette marguerite, et toi, Lambert, une marguerite aussi. Il vous suffira d'arracher à ces fleurs un pétale et de le jeter au loin, pour éprouver à l'instant même une joie sans pareille, qui sera précisément celle que vous aurez désirée. Allez, suivez votre chemin, et tâchez de faire bon usage des présents de Primevère.

Ils remercièrent avec beaucoup de politesse cette

obligeante fée, puis ils se remirent en route, aussi satisfaits que possible. Mais, arrivés en un carrefour, il y eut entre eux un désaccord : Lambert voulait aller à droite, Landry voulait aller à gauche ; si bien qu'ils convinrent, pour finir la querelle, que l'un comme l'autre agirait à sa guise, et ils se séparèrent après s'être embrassés. Peut-être chaque frère n'était-il point fâché d'être seul afin d'user plus librement du don que lui avait fait la dame habillée de fleurs.

## II

En entrant dans le prochain village, Landry aperçut une jeune fille accoudée à la fenêtre, et il eut peine à retenir un cri, tant elle lui paraissait jolie ! Non, il n'avait jamais vu une aussi charmante personne ; même il n'avait jamais rêvé qu'il pût en exister une pareille. Presqu'une enfant encore, avec des cheveux si légers et si blonds qu'on les distinguait à peine de l'air ensoleillé, elle avait le teint pâle ici et là un peu rougissant—lys au front, rose aux joues ; ses yeux s'ouvraient comme une éclosion de pervenches où luirait une perle de pluie ; il n'était pas de lèvres qui, près des siennes, n'eussent voulu être abeilles. Landry se garda bien d'hésiter ! Il arracha, jeta au loin l'une des pétales de sa marguerite : le vent n'avait pas encore emporté le frère débris, que l'enfant de la fenêtre était dans la rue, souriant au voyageur. Ils s'en allèrent tous deux, les mains unies, se parlant tout bas, se disant qu'ils s'aimaient ; rien qu'à se regarder, rien qu'à s'entendre, ils éprouvaient de telles délices, qu'ils se croyaient dans le paradis. Et ils connurent beaucoup de moments pareils à ce premier moment, beaucoup de jours aussi doux que ce premier jour. C'eût été le bonheur sans fin, si l'enfant n'était morte, un soir d'automne, pendant que les feuilles flétries, envolées dans la bise, heurtaient à petits coups les vitres, comme les doigts légers de la mort qui passe. Landry pleura pendant longtemps ; mais les larmes n'aveuglent pas si bien que l'on ne puisse regarder au travers : une fois, il vit une belle passante, vêtue de satin d'or, les yeux hardis, la lèvre folle ; et, jetant au vent un pétale encore, il partit avec elle ! Dès lors, insoucieux, demandant à chaque heure d'être une joie et à chaque joie de ne durer qu'une heure, épris sans relâche de ce qui charme, affolé, extasié, il dépensa les jours et les nuits en amusements frivoles. La brise trouvait à peine le temps de remuer les branches des rosiers et de soulever les voilettes des femmes, étant toujours occupée à emporter les pétales de la marguerite.

## III

Mais la conduite de Lambert fut tout à fait différente. C'était un jeune garçon économe, incapable de gaspiller son trésor. Dès qu'il se trouva seul sur le chemin, il se fit à lui-même la promesse de ménager le présent de la fée. Car, enfin, si nombreux que fussent les fleurons de la corolle, un jour viendrait où il n'y en aurait plus, s'il les arrachait à tout propos. La prudence exigeait de les réserver pour l'avenir ; et en agissant de la sorte, il se conformerait certainement aux intentions de Primevère. Dans la première ville où il passa, il acheta une petite boîte, très solide, fermant à clé ; c'est là dedans qu'il mit la fleur, résolu à ne jamais la regarder ; il voulait éviter les tentations. Il n'aurait pas commis la faute, lui, de lever les yeux vers les jeunes filles des fenêtres, ou de suivre les belles passantes, aux regards allumés, aux lèvres folles. Raisonnable, méthodique, s'inquiétant des choses sérieuses, il se fit marchand, gagna de grosses sommes. Il n'avait que du mépris pour ces étourdis qui passent le temps en fêtes, sans avoir souci du lendemain ; quand l'occasion s'en présentait, il ne manquait pas de leur faire de belles se-

monces. Aussi était-il fort considéré par les honnêtes gens ; on s'accordait à le louer, à l'offrir en exemple. Et il continuait de s'enrichir, travaillant du matin au soir. A vrai dire, il n'était pas heureux comme il eût voulu l'être ; il songeait malgré lui aux joies qu'il se refusait. Il n'aurait eu qu'à ouvrir la petite boîte, qu'à jeter un pétale au vent, pour aimer, pour être aimé ! Mais il refrenait tout de suite ces velléités dangereuses. Il avait le temps ! Il connaîtrait la joie, plus tard. Il serait bien avancé, quand sa marguerite serait dépouillée ? "Patience ! ne nous pressons pas !" Il ne risquait rien à attendre puisque la fleur était en sûreté, dans la boîte. La brise en rôdant autour de lui avait beau murmurer : "Jette-moi un pétale, jette, afin que je l'emporte et que tu sois !" Il faisait la sourde oreille ; et le vent s'en allait remuer les branches des rosiers et taquiner sur la joue des jeunes femmes la dentelle des voilettes.

## IV

Or, après beaucoup, beaucoup d'années, il arriva un jour que Lambert, en visitant ses propriétés, rencontra dans la campagne un homme assez mal vêtu, qui longea un champ de luzerne.

—Eh ! dit-il, que vois-je ? N'est-ce pas toi, Landry, mon frère ?

—C'est bien moi, répondit l'autre.

—Dans quel fâcheux état je te retrouve ! Tout me porte à croire que tu as fait un mauvais usage du don de Primevère.

—Hélas ! soupira Landry, j'ai peut-être jeté trop vite tous les pétales au vent. Pourtant, quoiqu'un peu triste, je ne me repens pas de mon imprudence. J'ai eu tant de joies, mon frère !

—Cela te fait une belle jambe ! Si tu avais été aussi circonspect que moi, tu n'en serais pas réduit à de stériles regrets. Car, apprends-le, je n'ai qu'un geste à faire pour goûter tous les plaisirs dont tu es sevré.

—Est-il possible ?

—Sans doute, puisque j'ai gardé intact le présent de la fée. Ah ! ah ! je puis me donner du bon temps, si je veux. Voilà ce que c'est que d'avoir de l'économie.

—Quoi ! intact, vraiment ?

—Regarde plutôt, dit Lambert en ouvrant la boîte qu'il avait tirée de sa poche.

Mais il devint très pâle, car, au lieu de la fraîche marguerite épanouie, il n'avait sous les yeux qu'un petit tas grisâtre de poussière, pareil à une pincée de cendre tumulaire.

—Oh ! s'écria-t-il avec rage, maudite soit la méchante fée qui s'est jouée de moi !

Alors, une jeune dame, toute habillée de fleurs, sortit d'un buisson de la route :

—Je ne me suis pas jouée de toi, dit-elle, ni de ton frère ; et il est temps de vous expliquer les choses. Les deux marguerites n'étaient pas des fleurs en effet, c'étaient vos jeunesses elles-mêmes ; ta jeunesse, Landry, que tu as jetée à tous les vents du caprice ; ta jeunesse, Lambert, que tu as laissée se flétrir, sans en faire usage, dans ton cœur toujours clos ; et tu n'as même pas ce qui reste à ton frère : le souvenir en fleur de l'avoir effeuillée !

CATULLE MENDES.

Le matelot qui s'endort sur la planche qui le sépare de l'abîme pense à la planche et oublie l'abîme. Et, sur terre aussi, c'est l'oubli du péril qui berce nos maux.

\* \*

Regardez mieux votre cadran : écoutez mieux votre pendule. Cette aiguille qui paraît marquer l'heure d'aujourd'hui marque l'heure de toute votre vie ; ce balancier, qui semble frapper dans le vide, en réalité frappe sur vous.

## LE BONHOMME DE NEIGE.

Pif! paf! boum! les projectiles pleuvaient, l'ennemi était bombardé et les assaillantes riaient de tout leur cœur; les capelines de laine avaient reçu tant de balles de neige que l'eau commençait à glisser; roses, animées, les joues en feu, dégantées pour mieux construire le bonhomme qui s'élevait au milieu du jardin, Louise et Marguerite — Louise, c'est moi — jetaient des cris de triomphe devant le chef-d'œuvre qui prenait la belle apparence d'un gigantesque croquemitaine.

On venait de lui façonner les mains, et sur la tête il avait un grand chapeau de paille oublié dans le vestibule depuis l'été dernier: on eût dit un grand ours dressé sur ses pattes de derrière, et lorsque nous eûmes posé le charbon pour les sourcils, et un morceau de drap rouge en guise de bouche, il avait l'air si terrible que Marguerite, qui allait pourtant sur ses dix ans, se serra tout contre moi, détournant la tête.

Comme j'étais une grande personne de quinze ans, je la rassurai en lui jetant une potée de neige dans la figure; elle riposta, et nous voilà nous poursuivant, nous bombardant, et avec quels cris et quels rires!

Tout à coup, nous restons frappées d'horreur! Une grosse boule de neige, mal dirigée, traverse la grille d'entrée et va s'aplatir au milieu du visage d'un monsieur qui passait sur la route; il s'arrête, interdit, se soucoue, et après un peu d'hésitation arrête à la maison. Vous dire quelles angoisses! Il vient se plaindre à maman c'est certain; les deux sœurs, pâles, émues, se regardent avec désespoir, et Marguerite, sans cœur et sans pitié, s'enfuit vers la maison et laisse la grande Louise toute seule, s'attendant à un événement terrible, et appelant à elle tout son courage devant l'ennemi qui s'avance!

Il n'était pourtant pas bien terrible: jeune, de figure douce, des joues pâles et une moustache rousse, il avait dans les mouvements une gaucherie qui me tranquillisa un peu; je m'avançai vers lui très disposée à lui faire des excuses pour notre étourderie, lorsqu'il ôta son chapeau et me demanda timidement s'il était bien chez Mme B...

—Oui monsieur, répondis-je un peu agacée, mais vous auriez tort de vous plaindre, Marguerite est une enfant qui a lancé la neige sans savoir et...

Ici, je fus interrompue par la voix de maman, qui criait du perron: Arrivez donc, monsieur Dufour, vous êtes en retard; je veux vous présenter mes gamines, vos nouvelles élèves.

M. Georges Dufour, l'homme à la boule de neige, était le professeur de mon frère Paul, et devait par la même occasion nous donner à Marguerite et à moi, des leçons de grammaire et de français.

\* \*

Paul était un sujet médiocre qui préférait le jeu à l'étude. Marguerite, trop jeune, bâillait et s'endormait au milieu de la leçon. Moi seule écoutais attentivement le professeur; j'éprouvais un plaisir extrême à entendre sa voix un peu traînante, et lorsque ses yeux bleus se fixaient sur les miens, je restais secouée par un frisson d'un charme singulier; j'admirais ses mains soignées et ses cravates retenues par une épingle en corail; il me paraissait élégant et distingué, et je me demandais par quel caprice du sort cet homme instruit et si beau était réduit à faire conjuguer les verbes irréguliers à trois paresseux mioches.

Non, paresseuse, je ne l'étais certes pas; je passais mes nuits à recopier mes leçons, à faire mes devoirs pour plaire à M. Dufour, et lorsqu'il me disait: C'est très bien, mademoiselle Louise, je suis content, — il me semblait que j'allais m'évanouir de bonheur.

Bientôt je ne me reconnus plus; les jeux dans le jardin me devinrent odieux; j'avais obtenu de maman la permission de porter des robes plus longues, et je me promenais lentement dans les allées, un livre à la main, songeant à celui qui remplissait ma vie.

Pourquoi ne m'aimerait-il pas? Ma mère disait à qui voulait l'entendre que sa fortune lui permettait de laisser ses filles libres dans leur choix; je pourrais donc enrichir Georges, l'arracher à la misère! A cette pensée mon cœur battait, mes yeux se remplissaient de larmes!

Mon seul chagrin était la timidité de mon amoureux, il ne me faisait aucune déclaration, et lorsqu'il fallait lui tendre la main j'étais si troublée que je ne pouvais me souvenir s'il m'avait tendrement pressé les doigts.

\* \*

Un jour, c'était l'été, comme je revenais de la ville et que je traversais le jardin pour rentrer, il me sembla qu'on prononçait mon nom; je me glissai jusque là, et je reconnus la voix de maman et celle de, Georges.

—Oui, disait maman, je sais combien vous l'aimez, monsieur Georges, mais par grâce attendez encore un peu; il faudra annoncer à Louis le grand événement, et elle est si jeune et si enfant que je ne sais trop comment le lui dire.

—Mlle Louise est si bonne pour moi.

—C'est vrai, dit encore maman, eh bien! je lui parlerai ce soir.

Ne voulant pas être surprise en flagrant délit d'espionnage, je m'enfuis vivement. D'ailleurs, j'en avais entendu assez; maman consentait; elle parlait de l'amour de Georges, je me sentais devenir folle de joie, et rencontrant Marguerite qui venait à ma rencontre, je la pris passionnément dans mes bras, en fondant en larmes.

Le soir, comme Georges se disposait à monter dans sa chambre, comme il le faisait d'habitude pour ne pas nous déranger, je lui demandai de m'accompagner un moment au jardin.

Il parut un peu étonné, mais il s'inclina; nous descendîmes autour de la pelouse.

Il faisait une de ces soirées enchanteresses comme la nature en envoie parfois à ceux qui s'aiment. Les rosiers fleuris, et les étagères de géraniums, envoyaient dans l'air leurs odeurs pénétrantes, le ciel était d'une pureté de cristal, et chaque souffle de la brise jetait dans les chemins les corolles blanches d'un acacia tout en fleurs.

Il m'avait offert son bras, et nous marchions lentement; j'avais résolu de le faire parler, je désirais entendre de sa bouche le divin aveu auquel on croit si facilement à seize ans: puisque bientôt il serait mon mari, je voulais goûter cette joie de lui dire à mon tour combien je l'aimais.

Le premier il rompit le silence.

—Vous avez à me parler, mademoiselle Louise, dit-il doucement.

—Oui, monsieur Georges, ou plutôt je voudrais vous écouter; je ne suis plus une enfant, et je vous avoue que j'ai entendu...

J'étais si troublée que je n'eus pas la force d'achever.

—Alors vous savez, mademoiselle Louise, qu'il m'en coûte de vous quitter ainsi que Marguerite et Paul.

—Nous quitter, m'écriai-je éperdument, et pourquoi, grand Dieu?

Je lui serrais le bras avec une véhémence extraordinaire, et la lune devait éclairer mon visage tout blanc; il eut un brusque sursaut comme quelqu'un qui découvre une chose inouïe, et me prenant la main, il m'entraîna vers le salon où mamère brodait, sous la lampe.

—Madame, dit-il en entrant, et il me sembla très pâle aussi, voulez-vous dire, je vous pris, à

Mlle Louise pourquoi je suis forcé de vous quitter?

Maman leva les yeux sur nous, et voyant que ma main était restée dans celle de Georges:

—Oui, c'est triste, je le sais, vous vous entendiez très bien, mais il faut en prendre ton parti, Louissette; il ne t'a pas dit la nouvelle: eh bien! il entre au séminaire et il part demain...

Les yeux démesurément ouverts; pâle comme la dentelle que j'avais jetée sur ma tête, je poussai un profond soupir, entrecoupé de sanglots,

Et mes lèvres ont encore un sourire pour ce jeune amour éclos sous la neige et mort au milieu des fleurs. *Requiescat in pace!*

LOUISE.

## RAFFINEMENT DE TOILETTES.

Nos lectrices seraient sans doute curieuses de connaître les toilettes de la millionnaire américaine, Melle Mackay, qui vient d'épouser un prince italien, le prince Colonna.

Le trousseau en vaut la peine:

## TOILETTES DE BAL ET DINER.

1o Jupe satin bleu ciel, avec tablier brodé au passé blanc et quilles de dentelle ancletine; derrière, un nœud bébé en satin bleu de ciel: corsage décolleté en rond, brodé blanc et bordé de plumes bleues;

2o Jupe en satin robis broche coqs bleus et feuilles d'or, garni également de vieux point; long habit retombant par derrière sur la jupe;

3o Robe feuille de rose, broché peluche blanche, garniture en écharpe de vieux Venise, dessin unique, voilée entièrement sur le devant de la jupe de vieux Venise; le derrière, en satin velours, retombant droit, mais monté à la ceinture en gros tuyaux d'orgue;

4o Toilette blanche en vieux point d'Alençon, avec paniers et relevés Louis XVI, et garnie de peluche en relief à fleurs détachées, ayant tous les pétales des fleurs naturelles; corsage décolleté, tout en viel alençon;

5o Robe satin bouton d'or à panneaux brodés croisant en éventail et retroussé Henri II.

## TOILETTES DE VISITE.

1o Toilettes en tissus frisés feuille-morte et réséda; petit manthelet *Theodora* à cordelière avec passementerie assortie à l'étoile formant châte-robe à pans en éventail de faille française; relevés et corsage empire;

2o Jupe vert bronze à grandes rayures en or; longue polonaise croisée;

3o Costume belge naturel, jupe en peluche en frappée et polonaise en sicilienne à relevés peluche;

4o Robe *Manon*, à volants cintrés de valenciennes et failles découpée en feuilles de rose; tunique crevette brodée en relief ton sur ton: gilet valenciennes avec sur le côté, un nœud de satin formant flots;

5o Jupe de velours noir uni, ourlé d'une haute passementerie de jais; redingote en velours garni de la même passementerie, mais plus étroite;

6o Robe de laine bleue agrémentée de velours rayé; corsage veste retombant de côté en habit Louis XV.

7o Toilette drap grenat garnie au bas de la jupe d'une bande de passementerie ancienne à dessin Louis XIII aux couleurs éteintes; le corsage de même étoffe brodé pareil;

8o Polonaise rayée bleue et grisperie; jupons de velours prises aux retroussés tous en éventail avec côtés inégaux;

90 Costume de patinage en velours uni bleu sombre; jupe plissée, redingote russe garnie tout autour de zibeline haute de 30 centimètres avec étoile, toque et manchons en zibeline.—On sait comme il est rare qu'une garniture zibeline soit entièrement de la même nuance; mais le couturier,—un chercheur—est arrivé, en s'adressant à la fois aux premiers pelletiers de Londres et de Paris, a trouvé cette fourrure unique qui n'a pas coûté moins de 32,000 fr.;

100 Manteau loutre, garni de kamshaka;

120 Toilette d'intérieur à fleurs ramagées, qui font croire à une transparence de dentelle; chemise russe de dentelle;

130 Sortie de bal en velours blanc formant pelisse et coupée de façon à laisser s'échapper la toilette, avec frange marabout à grelots;

140 Manteau frappé, garni de jais;

150 Jupe en peluche feu avec garniture en laine d'une finesse excessive, au bas de laquelle froufroute un volant de dentelles; chaque pli est coupé par une folie de satin terminée par un flot de rubans; habit page Louis XV aux manchettes coupées pour les gracieux mouvements du bras et se rattachant de côté par une manche de dentelle en sabot.

Toutes ces toilettes sont ornées de dentelles empruntées à la collection du baronnet, gazes aériennes qu'on dirait brodées avec des fils de la Vierge, chefs-d'œuvre uniques, introuvables, et que les amateurs évaluent à plus de 120,000 francs!

N'êtes-vous pas éblouies, lectrices, de cette orgie de toilettes; plus de deux cent mille francs de robes!

CAMÉE.

## LA VEUVE DE TOM-POUCE.

Mme Stratton, veuve du général Tom-Pouce, de New-York, convolera prochainement en secondes noces avec le comte Bouton de Rose (Rose-bud), nain de profession dont le vrai nom est Magri et qui était, il n'y a pas longtemps, une des attractions du musée Bummel. A un reporter qui la félicitait de ces fiançailles et lui demandait des détails, la petite veuve a répondu :

« La cérémonie sera strictement privée, grande nouveauté pour votre servante qui est habituée à vivre en public. Après notre mariage, le comte et moi nous irons passer six mois en Europe. Mon projet était d'aller en Europe cette saison sans autre compagnie que ma femme de chambre, mais j'ai changé d'idée et décidé de prendre un compagnon. Le monde entier, j'imagine, sera étonné d'apprendre que je me remarie. Mais pourquoi ne me remarierais-je pas comme les autres? N'ai-je pas pleuré assez longtemps le défunt général, et devais-je laisser le comte Bouton de Rose se faner et se flétrir de chagrin? Oui, c'est une affaire arrêtée. Avant trois mois, je serai comtesse. »

## Decisions Judiciaires concernant les Journaux.

10 Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenu de payer tous les arrérages qu'elle doit sur abonnement ou autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse constitue une présomption et une preuve "prima facie" d'intention de fraude.

## LE SACRISTAIN ET LE CHIEN.

Dans une église remplie  
De la foule recueillie,  
(En ces jours du temps pascal,  
Jusqu'aux pieds des autels on poursuit un rival);  
Le maître de Moufflar répandait sa prière.—  
Moufflar pense à son maître; assis sur le derrière  
Aux portes du logis  
Il sourcille aux soucis;  
Les soucis envolés, c'est l'amour des caresses  
Sinon le souvenir de trop rares largesses  
Qui tourmentent son cœur de chien.  
« Contre son ordinaire, aujourd'hui, dans l'église  
« Maître est longtemps, dit-il, si ma dent est requise! »  
Il part, file au temple, entre en paroissien.  
C'était minute favorable :  
Le constable, en pleurs, se convertissait,  
Le marguillier en charge en son banc gémissait  
Et dans le chœur dormait le moins coupable.  
Mais le sacristain, toujours l'œil au guet,  
(Pour lui, voyez-vous, il pleure en secret),  
Voit l'intrus à la porte;  
En jurant il lui porte  
Au flanc un rude talon;  
Et l'écho répond : « Marche à la maison, »  
Puis trois cris de souffrance  
Font perdre toute assurance  
Aux plus dévots rendus près du troisième ciel.  
Ils disent : « Acte de... ce chien n'a plus de fils; »  
L'enfant se détourne,  
La mère le retourne,  
Le père en méditant reconnaît son matin,  
« C'est son cri, » se dit-il, et lui promet rondin.  
Seul, un gaillard ne tourne point la tête  
L'oreille distraite  
Et l'idée au Soudan  
Il mesure sur le banc  
Son plus long empan.  
Pour distraire  
Bedeau fit plus au sanctuaire  
Que tous les diables à la fois.  
Et j'imagine ici ce que pourrait bien faire  
Le zèle déplacé dans de plus hauts exploits.

MAXIMILIEN COUPAL.

Coteau Landing, février 1885.

## PROFIL D'ANGLAISE.

On en parle fort, pour l'instant,  
Londres reconnaît son mérite  
Et son succès est éclatant,  
On l'appelle : lady Namite.

Elle fait un bruit effrayant.  
On prétend que sa voix imite  
Le son d'un canon très bruyant.  
On l'appelle : lady Namite.

Il ne faudrait pas s'aviser  
De lui fixer une limite,  
Elle aimerait mieux tout briser.  
On l'appelle : lady Namite.

Si quelqu'un vient à la heurter,  
Elle se scandalise vite  
Et se dépêche d'éclater.  
On l'appelle : lady Namite.

Elle ressemble à feu Gusman.  
Et le moindre obstacle l'irrite;  
Elle est pour le chambardement  
On l'appelle : lady Namite.

Sans savoir si ça nous plaira,  
Gentiment elle nous invite  
A des bals où "l'on sauntera,"  
On l'appelle : lady Namite.

ESCOPETTE.

## "FEUILLETON DU JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 1

## L'Amour Tragique.

I

—Alors, bien décidément, tu te maries?  
—Le plus décidément du monde.  
—Allons... un homme de plus à la mer!...  
—Heureusement la mer est belle!...  
—Je me plais à le reconnaître... comme tout le monde, d'ailleurs! Mlle de Marny est charmante, et ma réflexion n'a d'autre valeur que celle d'un cliché banal, que tu connais pour en avoir cent fois usé toi même. Tu sais, les phrases toutes faites...

—Hélas, oui, c'est notre esprit, à nous qui faisons profession de n'en pas avoir!

—Merci.

—Eh! tu sais bien que je parle pour nous deux, pour nous tous, pour cette bande de désœuvrés, lazaroni de boudoirs, qui traînons de vingt à trente ans notre éternel bête et nos désillusions prétentieuses du Bois au café Anglais, du cercle à Chantilly, et nous croyons le droit d'être blasés de tout par ce que, ne sachant que faire de la vie, nous avons passé notre temps à lui bâiller au nez!...

Sur cette belle tirade qui lui arrivait à brûle-pourpoint, Charles de Tahan regarda son ami Robert de Kerven, qui lui parut absolument sérieux. Droit sur son fauteuil et, du bout de sa canne, cinglant comme d'une cravache l'extrémité de sa botte, celui-ci paraissait aussi décidé que possible à soutenir des théories de la sagesse la plus renversante.

Suffisamment renversé sur une causeuse, et jugeant sa position horizontale peu compatible avec les exigences d'une discussion en règle, Charles se contenta de traduire son étonnement par un léger salut.

—Peste, dit-il, mon cher, depuis deux mois que tu ne m'as fait l'honneur de venir me voir, je constate avec plaisir que tu n'as pas perdu ton temps!... Tu viens de relire la collection de nos moralistes?

—Non. J'ai réfléchi, voilà tout.

—Tout?... Et l'amour a fait le reste.

—Apparemment.

—Mais, puisque te voilà si résolu, d'où vient que depuis une demi-heure,—sans reproche,—que nous sommes ici à causer, tu sembles attendre de moi un conseil?...

Robert fixa un instant son ami, avec une sorte d'hésitation. Puis, comme prenant son parti!

—Je vais te le dire. Tu es la première personne, et jusqu'ici la seule à qui j'aie fait la confidence de mon amour pour Mlle de Marny. Voilà plus de deux mois déjà. Or, si j'ai bonne mémoire, lorsque je t'ai livré ce secret que je commençais à peine à m'avouer à moi-même, il m'a semblé que tu ne l'accueillais pas avec la cordiale et entière sympathie que mon expansion d'amoureux attendait de ta vieille amitié. J'ai cru voir dans tes paroles évasives je ne sais quelle réserve que je n'ai pas comprise, dont la cause m'a échappé. Même, il m'a paru que, sans en avoir l'air, tu cherchais à me distraire de cette passion naissante en m'attirant avec une sorte d'insistance vers cette vie d'oisiveté banale et de plaisirs faciles dont, au fond, tu n'es pas plus dupe que moi... Je te l'avouerai, cette attitude que j'ai cru remarquer chez toi m'a intrigué, inquiété même. Et si je ne t'en ai pas parlé plus tôt, c'est que, tout entier à cet amour qui m'envahissait chaque jour davantage, je me suis renfermé dans un isolement dont la raison t'est maintenant connue... J'ai délaissé nos anciens amis, parce que leur existence me déplaisait et froissait en moi la délicatesse



de sentiments nouveaux. Je t'ai négligé toi-même, malgré l'intimité de nos relations, parce que j'éprouvais vis-à-vis de toi une sorte de gêne, née de l'observation que j'avais cru faire... et que rien encore n'est venu démentir!

En parlant ainsi, Robert tenait les yeux fixés sur son ami. Celui-ci, toujours nonchalamment étendu sur sa causeuse, paraissait suivre attentivement les spirales bleues produites par la fumée du cigare qu'il venait d'allumer.

Encouragé et piqué à la fois par cette apparente indifférence, Robert continua :

—Aujourd'hui, cependant, j'ai tenu à te parler, sans détours, sans ambages. Hier, j'ai demandé la main de Mlle de Marny. On me l'a accordée. Eh bien, veux-tu me donner une véritable preuve de ton affection? Dis-moi franchement ce que tu penses de ce que j'ai fait, de ce que je vais faire!...

Un silence se fit. Robert attendait une réponse. Son ami se taisait.

—Voyons, Charles, reprit-il avec une nuance d'inquiétude, tu me dois bien cela!... Nous sommes liés depuis l'enfance. Notre amitié n'est pas celle de tout le monde. C'est à elle que je m'adresse. Réponds-moi franchement. C'est un service à me rendre. C'est presque un devoir à remplir!

Pendant que Robert parlait, la figure de Charles avait quitté peu à peu l'expression légèrement railleuse qui lui était familière, et que justifiait d'ailleurs le ton pris au début par la conversation. Ses doigts, un peu nerveux, effilaient sa moustache d'un mouvement machinal. Sur le mot "devoir," que Robert avait prononcé avec une certaine insistance, il regarda subitement son ami, et, se levant, il vint s'adosser à la cheminée, dans le foyer de laquelle il jeta son cigare.

Comme Robert, Charles était grand, mince, et de taille élégante, mais aussi blond que celui-ci était brun, et d'une physionomie d'ailleurs complètement différente. Robert, le teint mat, mais chaud, avait l'œil vif, la parole ardente, et même à travers la vie de désœuvré qu'il avait menée comme tant d'autres, avait conservé un fonds d'enthousiasme qu'il retrouvait aujourd'hui, sous l'influence d'une passion vraie, presque aussi jeune qu'à dix-huit ans. La figure de Charles, d'une pâleur délicate et nerveuse, annonçait un de ces tempéraments chez lesquels la richesse un peu fruste d'une forte race s'est affinée par l'habitude de cette existence parisienne où certains caractères prennent la trempe de l'acier.

Froid en apparence et d'une réserve qui semblait se dérober à toute prise, il n'était pourtant pas incapable de sentiments sérieux et profonds, témoin sa liaison avec Mme de X..., dont tous ses amis, sauf Robert, auquel un hasard l'avait révélé, ignoraient le nom, et que celui-ci même n'avait jamais vue ailleurs que dans le monde, — liaison qui durait depuis six mois environ, soupçonnée plutôt que connue, et sur laquelle, précisément à cause de ce mystère qu'il avait su imposer avec sa raideur inflexible, personne n'aurait osé risqué la moindre plaisanterie, ni même la moindre allusion.

—Mon cher ami, fit-il en croisant derrière lui ses mains sur le marbre de la cheminée, un autre que moi se contenterait sans doute de te dire que la question que tu viens de me poser est singulière et même légèrement imprudente. Suppose en effet que ma franchise, à laquelle tu fais un si pressant appel, ait le devoir de te répondre dans des termes qui ne concorderaient pas avec tes secrets désirs, dans quelle situation me mettrais-tu, te mettrais-tu toi-même? Ta parole est engagée. Pourrais-tu la reprendre? Vraisemblablement non. Que resterait-il donc de notre entretien? Entre nous un froissement, une rupture presque inévitable; pour toi, la situation la plus fautive du monde, si tu jugeais nécessaire de reculer,

la plus pénible si tu pensais que la retraite est impossible. Est-ce vrai?

Pendant que Charles, avec un calme en apparence parfait, tirait ses déductions logiques et se donnait le plaisir d'enfermer son ami dans un dilemme inexorable, celui-ci, resté assis sur le fauteuil qu'il occupait, le coude appuyé sur la table, ne perdait pas des yeux la figure de son interlocuteur. Il paraissait suspendu à ses lèvres.

Charles remarqua son anxiété, sa pâleur, et comprit toute la profondeur de la passion avec laquelle ses paroles semblaient cruellement jouer.

—Tiens, reprit-il, tu le vois toi-même. Pour deux mots d'observation, d'ailleurs parfaitement juste, te voilà tout bouleversé, presque tremblant!...

—Non pas! s'écria Robert en saisissant des deux mains les bras de son fauteuil comme pour se donner par cet acte physique l'assurance morale qu'il sentait lui manquer. Mais explique-moi, je t'en prie... je le veux!... Qu'as-tu à dire contre elle?

—"Contre elle?" répéta Charles, en soulignant malgré lui par un sourire la naïveté impérieuse de cet amour qui, dans son inquiétude, allait droit au but, sans souci des transitions ni des nuances. Mais, mon cher ami, quelle qualité veux-tu que j'aie pour dire quoi que ce soit "contre elle?..." Un homme peut-il dire quelque chose "contre" une femme, une jeune fille, surtout lorsque cette jeune fille a un fiancé et que c'est à ce fiancé qu'il parle? Tu es amoureux, Robert, mais amoureux fou, c'est le cas de le dire!

—Enfin, reprit Robert avec une impatience mal contenue, qu'as-tu à dire "d'elle"?

—Mais rien, répondit Charles, qui semblait vouloir redoubler de sang-froid à mesure que se révélait à lui la passion de son ami, rien que ce que tout le monde sait: que Mlle Blanche de Marny est une des plus belles et des plus spirituelles personnes que l'on connaisse; que c'est une véritable charmeuse, une sirène, et qu'il est difficile à tous ceux qui l'approchent de résister à tant d'irrésistibles séductions.

—C'est-à-dire, continua Robert, reprenant un peu de calme, et sur un ton de raillerie amicale où perçait une légère pointe de jalousie, que tu n'as pas échappé plus que les autres à la contagion, et que ta réserve au sujet de Mlle de Marny vient simplement de ce que tu en étais, de ce que tu en es peut-être un peu amoureux toi-même?

Charles fixa sur son ami un regard dont l'expression singulière échappa à ce dernier; puis, avec une sorte d'effort, et comme s'il prenait la résolution d'en finir, coûte que coûte, avec une situation qui devenait pénible en se prolongeant:

—Tu te trompes, mon cher ami, dit-il d'un ton très calme. Pour parler comme tu le fais, il faut que tu oublies ce que tu connais de mes propres sentiments. D'ailleurs, s'il le faut, je te donne ma parole d'honneur que si j'ai pu, comme tant d'autres, comme tout le monde, rendre hommage aux séductions réelles de Mlle de Marny, il n'y a rien, absolument rien en moi, au moment où je te parle, qui puisse faire de moi, même dans la sphère la plus discrète de l'idéal le plus platonique, le rival de son fiancé!

Robert s'inclina avec une courtoisie moitié enjouée, moitié sérieuse.

—Permetts-moi, continua Charles, d'ajouter quelques mots à cette déclaration. Ton insistance, dont je ne puis d'ailleurs te faire un sérieux reproche, m'a placé vis-à-vis de toi dans une situation tant soit peu fautive, tout au moins délicate, dont je n'ai pas deux moyens de sortir. Il te faut une explication, et je ne puis guère me dispenser de t'en donner une. La voici: Mlle de Marny est charmante, je l'ai dit et je le répète avec une conviction que tu ne suspecteras pas. J'ai parlé tout à l'heure de "sirène." C'en est vraiment une, dans toute l'acceptation du mot. Prends donc ce mot dans son sens complet, mythologique, si tu veux, et tu auras,

sous une forme qui ne me paraît pas dépasser les bornes de la plus respectueuse galanterie, le fond même de la pensée que tu me sollicitais si instamment de t'exprimer.

—Voyons, dit Robert, c'est ici le cas de faire appel à mes souvenirs classiques... Ne disions-nous pas jadis, en vers latins, "les dangereuses sirènes?..."

—C'était, en effet, la formule consacrée.

—Dangereuse, Mlle de Marny!... Sais-tu bien que tu es peu rassurant?

—Entendent-nous, s'il te plaît, sur la valeur des mots...

—Veux-tu dire qu'elle est coquette?

—Peut-être; et toi-même?...

—Moi-même, j'en conviens. Mais j'avoue aussi qu'il m'est difficile de lui en faire un crime. La coquetterie n'est-elle pas l'esprit de la beauté?...

—Et sa beauté est éminemment spirituelle, je te l'accorde.

—Tu es méchant... Mais cela lui va si bien!...

—Ce n'est pas moi qui le nierai. Cependant...

—Laisse-moi achever pour toi ta pensée. Tu la trouves romanesque, n'est-ce pas?

—Ai-je tort?

—Tort?... Non peut-être de la juger ainsi. Oui certainement d'en faire une sorte de grief contre elle. As-tu donc perdu ce sentiment qui nous était si bien commun, l'horreur de la jeune fille parfaite, cette poupée à ressorts sagement et savamment combinés, sortie d'un couvent à six mille francs comme d'un bazar à treize sous, qui, avant le mariage, dit: Papa et maman, après dira peut-être: Bébé,—mais, entre les deux, ne saura jamais dire: Je t'aime!...

—Tu me fais dire ce que je ne pense pas. Tu sais bien que je hais autant que toi chez la femme l'insignifiance et la médiocrité. Mais je me garde bien de pousser à l'extrême une théorie que, justement parce que j'y tiens, je veux sauver du paradoxe. Je sais établir des degrés, ou plutôt distinguer des genres. Or, entre la poupée bourgeoise et l'héroïne de romans, j'aperçois quelques genres intermédiaires. Un, entre autres, qui me paraît le bon, et que je te définirai sobrement, parce qu'il n'a pas besoin d'être embellie par des phrases, et, comme la vraie beauté, se passe d'ornements. C'est la femme intelligente, au cœur droit, au jugement sain, qui traverse le rêve juste assez pour s'y imprégner de poésie, et ne s'y attarde pas à ces langueurs morbides dont une école de méchants poètes prétend faire notre idéal, l'idéal moderne, comme ils disent; la femme qui croit à l'amour sans harpe éolienne ni fioles de poison, qui regarde en face la vie et non la lune, et qui est assez sûre de ses nerfs pour ne pas se pâmer aux bras du premier venu, le jour où une mélodie de Schubert ou un verre de champagne l'aura grisée d'un besoin quelconque d'infini! Voilà la femme telle que je la comprends et la veux. Existe-t-elle? continua Charles comme se parlant à lui-même. J'en doute, la femme étant sortie d'une côte de l'homme... Si par hasard il y en a une, et que je la rencontre...

—Tu l'épouseras?...

—Non, je n'oserai pas.

—Pourquoi?

—Parce qu'un jour, ayant coupé une rose splendide pour la mieux sentir, et l'ayant vue se faner entre mes doigts une heure après, je me suis dit que mon plaisir ne valait pas le sacrifice de cette beauté.

—Un autre la cueillera!

—Tant mieux pour lui..., tant pis, peut-être.

—En tout cas, ce que je vois de plus clair dans ta théorie, c'est que je puis me marier, moi! Car Mlle de Marny n'est pas, à ce qu'il me semble, la rose mystique qu'il faut laisser à son rosier idéal!...

Ces mots rappelèrent Charles à la réalité.

(A suivre.)

No. 23.

## LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XXXI

—Non, disait-il, je ne suis pas meilleur que ces meilleurs. Ce n'est pas la pitié qui est ma vertu, Marsa, c'est mon amour. Et je t'aime!

Il l'aimait, certes, il l'aimait ô de toute la puissance d'un amour unique. Il l'aimait à oublier tout, à ne pas voir même que le beau sourire de Marsa avait comme une poésie d'au delà où passait un appel de l'éternité. Il l'aimait à ne penser qu'à cette femme, à ce charme possédé, à cet enivrement des premières caresses, à ce rêve d'amour réalisé dans l'air de la patrie adorée. Il l'aimait à laisser sans réponses les lettres toujours charmantes que lui écrivait de ce Paris, si éloigné maintenant la petite baronne Dinati, les missives, plus graves, qu'il recevait de ses compatriotes, voulant qu'il utilisât pour son pays, maintenant qu'il était revenu, son intelligence supérieurs, comme il avait autrefois utilisé son courage.

«L'heure est décisive, lui disaient de vieux amis. On s'efforce de réveiller en Hongrie, contre les Russes que nous aimons, des souvenirs de combats, des haines éteintes, et cela au profit d'une alliance allemande, qui répugne à notre race. Apportez l'appui de votre nom, de votre valeur, à notre cause. Entrez à la Diète de Hongrie. Votre place y est marquée au premier rang, comme jadis au combat.»

Et Andras souriait.

—Si j'étais ambitieux pourtant! disait-il en souriant à Marsa. Puis il ajoutait:

—Mais je ne suis ambitieux que de ton bonheur!

Le bonheur de Marsa! Il était profond, calme et doux comme un lac. Il semblait à la Tzigane qu'elle faisait un rêve, un beau rêve, un rêve paisible, reposant, doux comme une brise. Elle s'abandonnait à cette joie profonde avec des tendresses d'enfant. Elle était d'autant plus heureuse qu'elle avait la sensation exquise que ce songe n'aurait pas de déception, pas de réveil.

Il finirait dans toute la séduction de sa poésie.

Marsa éprouvait cette impression résignée qu'elle ne survivrait pas à l'immense joie que lui avait accordée la destinée. Elle ne se révoltait pas contre cet arrêt. Il lui semblait doux et juste. Elle n'avait jamais souhaité d'autre dénouement à son amour. Mourir aimée, mourir sous un baiser de pardon tombé des lèvres d'Andras, des bras du bien-aimé passer doucement dans les bras de la mort, et s'endormir et sourire à l'éternel sommeil! Qu'avait-elle souhaité de plus exquis, dans ses plus beaux espoirs, la fille de la Tzigane?

Elle avait, lorsque les gens du prince la saluaient de ce nom de *princesse* qui était le sien, des frémisses soudains, comme si elle usurpait ce titre; elle voulait être Marsa pour le prince, la Marsa dévouée comme une esclave qui le regardait de ses grands yeux reconnaissants et pleins d'amour. Mais elle ne voulait être que cela. Il lui semblait, dans la vieille demeure de Zilah, nid de soldats, airs d'aigles, qu'elle était une sorte d'étrangère. Mais elle se disait à elle-même, souriante:

—Qu'importe! pour si peu de temps!

Un jour, le prince Andras reçut de Vienne un grand pli cacheté. Le ministre Ladany engageait vivement Zilah à se rapprocher de la capitale autrichienne, à présenter dans les salons de Vienne et même à la cour de l'empereur la princesse Zilah dont la colonie autrichienne de Paris vantait beaucoup la beauté. Marsa demanda au prince ce que contenait cette lettre.

—Rien. Une invitation à quitter notre solitude! Nous sommes si bien ici...

Marsa ne questionna plus, mais elle songea qu'elle ne voudrait jamais imposer au prince de la conduire dans cette cour qui le réclamait. Pour elle à ses propres yeux, elle était toujours la Tzigane et, Menko fût-il mort, elle ne consentirait jamais à ce que Zilah la présentât à des gens qui avaient pu connaître le comte Michel.

Non, non, rester blottie dans le cher oubli, au fond du château, les yeux dans les yeux, lui ne vivant que pour elle, elle ne respirant que pour lui, et laisser aller le monde, avec ses séductions et ses tapages, ses fausses joies et ses amitiés fausses! Ne demander à la vie que ce qu'elle a de vrai: une halte entre deux épreuves, une joie entre deux sanglots. Et s'aimer!

S'aimer jusqu'à cette séparation qu'elle sentait venir, jusqu'à cette fin qui avançait, son pauvre corps de malade n'étant plus que la diaphane prison de son âme. Elle ne se plaignait pas, et délicieusement se sentait comme glisser avec une douceur charmée vers cette terre où dans un dernier baiser, dans un dernier soupir, elle dirait à Andras: —Adieu!

Lui, la voyant chaque jour plus pâle, plus faible, s'effrayait mais espérait pourtant qu'après l'hiver, rude l'à-bas, Marsa reprendrait ses forces. Il avait appelé au château un médecin de Vienne qui luttait avec une vaillance obstinée et savante contre le mal dont souffrait la Tzigane. Anémie, langueur, impossibilité de vivre qui, par les mois glacés, faisaient rester Marsa des jours entiers devant la haute cheminée armoriée où brûlaient les chênes énormes. Andra regardait les petits pieds frileux de la jeune femme appuyés au fer forgé des landiers; et la flamme avivant de rose les joues de Marsa et ses beaux grands yeux qui brillaient, il se disait qu'elle vivrait et vivrait certainement heureuse!

D'ailleurs, le printemps venait, avec ses éveils de sève, les gouttelettes vertes et les blanches écloisons des fleurs au bout des branches. Les bourgeons s'ouvraient et les odeurs de terre rajeunie, de fleurs ouvertes, montaient, subtiles, dans l'air attiédi.

A sa fenêtre, regardant par-dessus les murailles, les bois, les touffes poudrées de renouveau, les fonds d'une verdure tendre où des bouquets d'or fin ou de blanc d'argent brillaient comme des aigrettes, Marsa disait à Andras:

—Il doit faire bon, l'à-bas, à Maisons, au Val des Violettes!

Mais elle ajoutait bien vite:

—Nous sommes mieux ici, bien mieux! Et il me semble même que j'ai toujours, toujours vécu dans ce beau château où vous m'avez recueillie, vous, comme une pauvre hirondelle battue du vent...

Il y avait, —sous la fenêtre, —allongée comme un ruban d'argent, une route que les poudroiemens de la poussière de Mica faisait, parfois, dans le soleil, ressembler à un fleuve. Marsa la regardait souvent, cette route, comme si elle y revoyait le grand chaland du barrage, sur la Seine, et comme si, là, quelque bande de Tziganes allait apparaître, avec les jours d'avril.

—Je voudrais, dit-elle un jour à Andras, entendre les airs que jouaient les miens autrefois!

Elle se trouvait, avec le printemps revenu, plus faible qu'elle ne l'avait jamais été. La première chaleur de l'air lui entraînait dans les veines comme une griserie douce. Elle sentait sa tête alourdie et, dans tout son corps, un alanguissement heureux. Elle eût voulu s'endormir ainsi, dans le premier soleil.

Le docteur semblait plus inquiet de sa présence de cette sorte d'ivresse dont Marsa disait:

—C'est délicieux!

Il murmura, un soir, à Andras:

—C'est grave!

Le prince eut la sensation d'une nouveau bri-

sement dans sa vie qui avait connu tant de blessures.

Il lui sembla qu'il avait eu le pressentiment d'un malheur nouveau en demandant, peu de jours auparavant, à Yanski Varhély de venir chez lui passer quelque mois. Il avait besoin de son vieil ami, et le comte accourait.

Varhély fut d'ailleurs stupéfait en voyant le changement qui s'était produit depuis si peu de temps dans la physionomie de Marsa. En sept mois, elle avait pris une expression nouvelle, toujours belle, mais émaciée et comme transparente. La petite main, d'une blancheur de stuc, qu'elle tendit à Varhély le brûla: la peau était sèche et chaude.

—Eh! bien, mon cher comte, dit Marsa, étendue sur une chaise longue, quelles nouvelles du général Vogotzine?

—Le général va bien... Il espère retourner en Russie... Le Tzar, supplié, n'a pas dit non!

—Ah! tant mieux, fit la voix très faible de la jeune femme. Il doit profondément s'ennuyer dans le Parc, le pauvre Vogotzine...

—Il fume, boit, promène ses chiens...

Les chiens! Marsa tressaillit. Ces molosses qui allaient survivre à Menko, à elle-même, à cet amour qu'elle savourait maintenant, comme la seule joie de sa vie!...

Machinalement ses lèvres murmurèrent, si bas qu'on n'entendit rien:

—«Ortog... Bundas...

Puis elle dit:

—Je voudrais bien que le pauvre général pût retourner à Saint-Pétersbourg ou à Odessa... On n'est bien que chez soi... au pays... Si vous saviez Varhély, comme je suis heureuse... heureuse d'être revenue en Hongrie... Chez nous!

Elle était très faible. Le docteur fit à Andras signe de la laisser un moment.

—Eh bien? demanda anxieusement le prince à Varhély. Comment la trouvez-vous?

—Qu'en dit le médecin? fit Yanski. Est-ce qu'il espère la sauver?

Zilah ne répliqua rien. La question de Varhély était la plus terrible des réponses.

Enfoncé dans un fauteuil, le prince alors laissa déborder son cœur, parlant au vieux Yanski, assis près de lui, tête nue. Ainsi, elle allait mourir!... La solitude! Voilà à quoi aboutissait sa vie!... Après combien de déceptions et de larmes fallait-il arriver à ce dénouement: une fosse ouverte, un caveau funèbre où s'engloutissaient ses espoirs? Que lui restait-il à présent? A l'âge où l'on n'a plus aucun recours contre le sort, l'amour, l'unique amour de sa vie, lui manquait. Varhély avait fait justice et Zilah avait pardonné—pourquoi?—pour veiller ensemble une morte. Oui, oui, que lui restait-il maintenant?

—Ce qui vous reste si elle meurt? dit le vieux Yanski lentement. Il vous reste ce que vous aviez à vingt ans, ce qui ne meurt jamais. Il vous reste ce qui fut l'amour et la passion de tous ces princes Zilah qui dorment sous nos pieds et qui ont eu les mêmes souffrances, les mêmes déchirements et les mêmes désespoirs que vous. Il vous reste notre premier amour, mon cher Andras, la patrie!

Le lendemain, des musiciens tziganes, que le prince avait mandés, arrivant au château, Marsa se sentit comme ranimée lorsqu'elle entendit le tzigalom et les cris stridents de la czarda. Elle avait soif de ces harmonies brisées, de ces chants qui la prenaient au cœur.

Elle les écoutait en serrant dans sa main enfiévrée la main d'Andras, et, par la fenêtre ouverte, l'*Hymne de Racockzy* montait dans l'air comme jadis, à Paris, sur le bateau qui emportait, au matin de Juill. t, les fiancés le long du fleuve.

(La fin au prochain numéro.)



## LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH !

CADIEUX &amp; DEROME,

1603 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

LIVRES CANADIENS :

- A TRAVERS L'EUROPE**, par M. le Juge Routhier, 2e édition ; deux beaux vols. in-8. Chaque vol. se vend séparément \$1.
- FORESTIERS ET VOYAGEURS**, Mœurs et Légendes Canadiennes, par J. C. Taché ; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
- VIE DE MADEMOISELLE MANCE**, et Commencements de la Colonie de Montréal, par Adrien Leblond, 1 vol. in-8, 240 pages. Prix 50 cts.
- LA FAMILLE ET SES TRADITIONS**, par M. A. Brunet ; un beau vol. in-8. Prix 50 cts.
- VIE DE MONSIEUR OLIER**, fondateur du Séminaire St-Sulpice et de la Colonie de Montréal, par P. A. de Languère ; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
- VOYAGE EN TERRE SAINTE**, par Mgr de Goesbriand, Evêque de Burlington, Vt. ; un beau vol. in-8 de 190 pages. Prix 30 cts.
- NOTES D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE**, par F. X. Prieur ; un vol. in-8. Prix 50 cts.
- MADAME BARAT**, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Coeur, par M. A. Brunet ; un vol. in-8. Prix 50 cts.
- LES JEUNES CONVERTIES** ou Mémoires des Trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow, par un prêtre du Diocèse ; un vol. in-8. Prix 30 cts.
- HISTOIRE DE MADAME DUCHESNE**, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Coeur, en Amérique, par M. A. Brunet ; un vol. in-8. Prix 30 cts.
- LEGENDES DU NORD-OUEST**, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface ; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- MONSIEUR PLESSIS**, par M. L. O. David ; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- LA PREMIERE CANADIENNE DU NORD-OUEST**, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface ; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- LE HEROS DE CHATEAUGUAY**, par M. L. O. David ; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- CHRISTOPHE COLOMB**, par un prêtre du Diocèse ; un vol. in-12. 25 cts.
- MONSIEUR TACHÉ**, Archevêque de St-Boniface, par M. L. O. David ; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- VIE ABRÉGÉE** de la Vén. Mère Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame ; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- TROIS LEGENDES**, par J. C. Taché, un vol. in-16. Prix 25 cts.

## J. R. BOURDEAU

## CHAPELIER &amp; MANCHONNIER

Transportera, au 1er Mars prochain, son Magasin au

No. 97 Rue SAINT-LAURENT.

A deux portes plus bas que son ancienne place.

M. BOURDEAU ayant en magasin un assortiment considérable de Casques et Chapeaux de première classe, confectionnés dans son établissement, les vendra pour cette raison au prix du gros.

Rappelez-vous bien de l'adresse :

J. R. BOURDEAU,

97 Rue Saint-Laurent, Montréal.



## PÂTE CHEVALLIER

Pâte de Gomme d'Épinette rouge du Docteur Chevallier.

Enregistrée à Ottawa et à Washington. Supérieure aux Sirops de Gomme d'Épinette. 25 cents la boîte. LAVIOLETTE &amp; NELSON, Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Épinette est de beaucoup supérieure au Sirop ; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portable.

## GOUDRON DE NORVÈGE

De la Pharmacie de Lyon.

Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Voie.

50 cents le flacon. LAVIOLETTE &amp; NELSON, Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infallible contre la Toux ; la Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite ; n'est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

LAVIOLETTE &amp; NELSON, Pharmaciens, 1605, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

## CORYZINE

GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU. Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza. Enregistrée à Ottawa.

PRIX 25 CENTS LA BOITE. LAVIOLETTE &amp; NELSON, Propriétaires, Montréal.

LA POUDRE CORYZINE, pour y guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boîte, 25c.

## PRESCRIPTION DU DR. NELSON

LE REMÈDE INFALLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin pour enfants d'aucun âge.

PRIX 25 CENTS. Enregistrée à Ottawa. LAVIOLETTE &amp; NELSON, Propriétaires, Montréal.

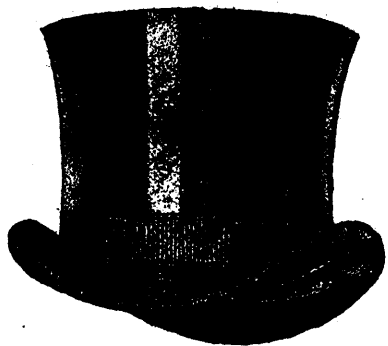
LA PRESCRIPTION DU DR NELSON pour enfants et adultes. Le mode l'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille, 25c.

LORGE & C<sup>IE</sup>

CHAPELIERS

PARISIENS

LORGE & C<sup>IE</sup>

CHAPELIERS

PARISIENS



—21—

Rue St-Laurent  
MONTREAL.

A VENDRE.

10,000,000

De Pieds de Bois de Sciage

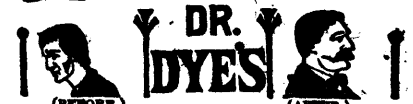
De toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

—AUSSI—

Lattes, Bardeaux, sciés et fendus, Bois de Charpente, en Pin et en Épinette.

A. HURTEAU & FRÈRE,  
Coin des rues Dorchester & Sanguinet.

30 DAYS TRIAL



(BEFORE) (AFTER)

**DR. DYES' ELECTRO-VOLTAIC BELT** and other Electro-Voltaic Appliances are sent on 30 Days' Trial TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, who are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE, resulting from ABUSE and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address

**VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.**